

**Bruce Curtis. *The Politics of Population. State Formation, Statistics, and the Census of Canada, 1840-1875.* Toronto, University of Toronto Press, 2001. 385 p.**

Michel Ducharme

Volume 3, numéro 2, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1024648ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1024648ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ducharme, M. (2003). Compte rendu de [Bruce Curtis. *The Politics of Population. State Formation, Statistics, and the Census of Canada, 1840-1875.* Toronto, University of Toronto Press, 2001. 385 p.] *Mens*, 3(2), 284–288.  
<https://doi.org/10.7202/1024648ar>

chez nous et celles de ce calibre se comptent sur les doigts d'une seule main. On sort de la lecture d'*Après l'homme...le cyborg ?* avec la conviction que l'homme doit maîtriser la technique avant d'être totalement dominée par elle. L'urgence de notre temps est de trouver des solutions au problème de la dépendance de l'homme à la technique. Nous avons besoin de solutions concrètes, collectives et durables afin que « l'homme assisté » retrouve sa liberté là où elle l'attend. À vrai dire, *Après l'homme...le cyborg ?* s'avère un livre essentiel, actuel par son enracinement dans le temps, empreint d'éternité par son ouverture à la transcendance.

Gustave Thibon, dans *Au soir de ma vie*, écrivait que Jacques Dufresne était « un esprit aussi pénétrant qu'universel ». Nous en avons, encore une fois, la preuve éclatante.

Patrick Dionne  
Bibliothèque, Couvent Saint-Albert-le-Grand

**Bruce Curtis. *The Politics of Population. State Formation, Statistics, and the Census of Canada, 1840-1875.* Toronto, University of Toronto Press, 2001. 385 p.**

Après nous avoir offert plusieurs excellents ouvrages et articles portant sur le développement du système d'éducation au Canada-Ouest après 1840, le sociologue Bruce Curtis s'intéresse maintenant au développement de la statistique canadienne construite à partir des recensements tenus de 1840 à 1875. Curtis apparaît comme un des meilleurs présentateurs de la thèse de la « formation de l'État » au Canada. Cet ouvrage fait d'ailleurs ressortir toute la richesse de ce courant historiographique. Trop souvent présentée de manière méca-

nique, cette thèse prend une dimension résolument culturelle sous la plume de Curtis. Selon les historiens qui développent cette thèse, une « révolution » culturelle aurait affecté la manière de comprendre et de conceptualiser les relations sociales dans les colonies de l'Amérique du Nord britannique au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette nouvelle façon de concevoir les relations entre les individus, les groupes et l'État se serait progressivement institutionnalisée grâce aux réformes municipales, scolaires et politiques qui ont jalonné les décennies 1840-1870. Cette nouvelle manière de comprendre le monde aurait été tributaire à la fois de l'importance accordée à l'idée du « self-government », compris au sens individuel et collectif, et de l'accumulation d'informations pouvant permettre la définition, la description, la construction de l'État et son intervention dans la vie coloniale. Suzanne Zellers, dans son ouvrage *Inventing Canada: Early Victorian Science and the Idea of a Transcontinental Nation* (1987), a déjà traité de l'importance de l'énumération des richesses naturelles au Canada dans la construction d'un État transcontinental. Curtis adopte une perspective semblable, quoique relevant directement du « state formation », en soulignant l'importance du développement de la statistique dans la formation de l'État canadien.

L'auteur offre une critique interne des premiers recensements canadiens. Sa critique s'avère aussi fascinante et passionnante que le sujet peut sembler ennuyeux au premier abord. Au niveau méthodologique, l'ouvrage possède un cadre conceptuel impressionnant. Curtis emprunte judicieusement certains éléments des thèses chères aux penseurs du « state formation » (pensons à Philip Abrams, B.S. Cohn, Philip Corrigan et Derek Sayer) ainsi qu'à Michel Foucault, non sans les avoir soumis au préalable à une réflexion critique. Par ailleurs, l'auteur prend soin d'intégrer l'analyse dans un cadre local, national, impérial et international.

L'ouvrage démontre que la configuration des relations sociales inscrites dans les recensements n'est pas le fruit des réponses données par les recensés, mais plutôt des questions posées par les recenseurs. Dans ce contexte, Curtis ne présente aucune analyse statistique des résultats, et pour cause. Il soutient qu'il faut d'abord et avant tout comprendre le processus qui a créé les données statistiques avant de les utiliser : ces dernières ne constituent pas une image fidèle de la réalité, mais la construction d'une réalité artificielle répondant à des visées politiques. Le concept même de « population » est présenté non comme la réalité faisant l'objet de l'étude, mais comme une construction, une conception des relations sociales sur un territoire donné à un moment donné qui tire son existence de cette nouvelle manière de concevoir les colonies et qui est mis en forme par les statistiques. Cette nouvelle conceptualisation s'est graduellement imposée par rapport aux autres conceptions des relations sociales grâce à son apparente scientificité. Ironiquement, affirme l'auteur, le concept n'a de scientifique que l'apparence. Dans les faits, « census are made, not taken » (p.33).

Pour étayer sa thèse, l'auteur présente longuement l'évolution du processus de recensement de 1840 à 1875. Si la démonstration est sans conteste intéressante, elle aurait néanmoins gagné à être plus courte. Selon Curtis, les recensements tenus dans les décennies 1840, 1850 et 1860 ont tous échoué d'une manière générale. Des problèmes logistiques majeurs concernant la mise en forme des questionnaires, leur impression et leur livraison ont rendu le processus douteux. Le manque de définition dans les concepts utilisés et dans le protocole de cueillette des renseignements a grandement nui à l'obtention de résultats uniformes à travers la colonie. Les méthodes de calcul ont entraîné des dédoublements importants lors de la compilation. Quant à cette dernière, elle n'a pas souffert d'excès de rigueur. Curtis identifie deux grandes causes ayant en-

gendré ces problèmes. D'une part, les responsables de la statistique, Walter Cavendish Crofton (1847-1853) et William Hutton (1853-1861), se sont montrés incompétents. D'autre part, les carences caractérisant l'État canadien au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, quant à ses infrastructures et à sa connaissance du territoire et de la population, ont empêché le processus de recensement d'avoir un caractère scientifique. En fait, il est clair que l'État comme tel et le développement des connaissances sur la population se sont développés en concomitance et se sont nourris mutuellement au cours de la période étudiée.

Il faut attendre la venue de Thomas d'Arcy McGee au ministère de l'Agriculture en 1864 pour que les services de la statistique au Canada soient réformés et que Joseph-Charles Taché en prenne la responsabilité à titre de sous-ministre. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir organisé le premier recensement scientifique au Canada en 1871. Sous sa direction, le recensement se fit de manière plus rigoureuse, aussi bien en ce qui concerne la préparation et la collecte des données que leur compilation. Curtis démontre bien que Taché n'en a pas moins organisé le recensement de manière à atteindre un objectif politique précis. Ultramontain, nationaliste et favorable à une société agraire, il a révisé le processus de manière à ce que les Canadiens français catholiques apparaissent comme le groupe ethnique le plus important au sein de la fédération. Pour atteindre cet objectif, il a d'abord empêché la constitution d'une nationalité proprement « canadienne », qui aurait englobé les gens de toutes cultures, en ne permettant à personne de se déclarer « Canadien ». Chacun se voyait contraint à se rattacher à une origine nationale particulière (anglaise, écossaise, irlandaise, française, italienne...). L'absence d'une nationalité « canadienne » visait à morceler la population en plusieurs groupes ethniques. Parallèlement, afin d'augmenter artificiellement le nombre de Canadiens français, Taché a instauré un double standard pour déterminer l'ethnicité d'une personne. Il établit

une règle générale selon laquelle l'ethnicité se transmettait par le père. Cette règle était toutefois amendée en ce qui concernait les Canadiens français : était statistiquement d'origine française celui ou celle dont un des deux parents était né au Québec. Taché a ainsi fait des Canadiens français le groupe ethnique le plus important au Canada non pas en truquant les résultats ou en modifiant les chiffres obtenus lors du recensement, mais en définissant les termes et en posant les questions de manière à faire ressortir, si ce n'est à augmenter artificiellement, l'importance de son propre groupe ethnique.

En définitive, cet ouvrage historique mérite tous les honneurs qu'il a reçus (prix Sir John A. Macdonald de la Société historique du Canada et le prix John Porter de la Société canadienne de sociologie et d'anthropologie). Clair, nuancé, intelligent, original, pertinent, il apporte à l'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle une contribution précieuse et exemplaire à l'étude d'une source incontournable en elle-même et du développement de l'État canadien en général.

*Michel Ducharme*  
*Département d'histoire, Université McGill*

**Philip Massolin. *Canadian Intellectuals, the Tory Tradition, and the Challenge of Modernity, 1939-1970*. Toronto, University of Toronto Press, 2001. x-357 p.**

Inégaux, répétitifs ou incomplets, certains ouvrages peuvent néanmoins transcender leurs lacunes fondamentales, car parfois la compétence compense largement l'insuffisance. *Canadian Intellectuals, the Tory Tradition, and the Challenge of Modernity* est un de ces livres. Paru en 2001, il a malheureusement